

Gabi BELTRÁN

Bartolomé SEGUÍ

HISTOIRES DU QUARTIER



Traduit de l'espagnol par André Gabastou

Gallimard

Aux membres du jury du Premi Ciutat de Palma de Còmic pour nous avoir attribué ce prix sans lequel cette œuvre serait peut-être encore inachevée. Également à Vicente García et à Jaume Vaquer pour avoir cru en ce livre dès le départ, à Sonia Delgado et à Óscar Palmer pour la préface.

G. B. et B. S.

Gabi Beltrán dédie ce livre aux gosses du quartier que la vie a fuis, à Eva Moreso pour les dix dernières années et à Neus Morey pour être comme elle est.

Historias del barrio © Gabi Beltrán et Bartolomé Seguí, 2011, pour le texte et les dessins.

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord des éditions Astiberri.



© Gallimard, 2013, pour la traduction française

N° d'édition : 247051

Dépôt légal : septembre 2013

ISBN : 978-2-07-065019-4

Imprimé en Espagne

Première édition

PRÉFACE

PAR ÓSCAR PALMER



D'auteurs atteignant réellement leur objectif, on dit souvent qu'ils « sont nés » pour produire telle ou telle œuvre. Toutefois, je n'oserais jamais affirmer que Gabi Beltrán est né pour écrire ces *Histoires du quartier* parce qu'il me semble que je lui ôterais des mérites et nierais la véritable valeur de son parcours : je crois que ce qui est important ici n'est pas que Gabi soit né pour les écrire, mais qu'il ait vécu pour les raconter.

À première vue, la phrase peut sembler outrancièrement mélodramatique, mais quiconque a grandi pendant les années 1980 dans le « barrio chino » de Palma saisira parfaitement la nuance.

Des histoires comme celles qui sont réunies ici sont rarement racontées « de l'intérieur ». Des situations et des rues comme celles que décrit Gabi exercent un puissant attrait sur toutes sortes de peintres et d'écrivains depuis que l'art est art. Il s'agit toutefois de rues et de situations que l'artiste observe en général de l'extérieur, à travers une approche plus ou moins sincère, véridique, descriptive, mais rarement d'une manière aussi authentique, parce qu'au fond l'artiste en question ne cessera jamais d'être un spectateur. Et l'on aura beau s'immerger dans l'atmosphère ambiante, aller le plus loin possible, se vautrer dans la fange, la friponnerie, « la bohème » ou n'importe quoi d'autre qui servira à donner un air de légitimité (nullement indispensable) à son art, on saura toujours qu'on a choisi volontairement sa destination et on aura toujours la conviction secrète que si les

choses tournent vraiment mal, on pourra faire machine arrière. Ces deux détails montrent qu'il y a une distance infinie entre celui qui demeurera un visiteur et celui qui se sent à jamais emprisonné, quel que soit l'endroit.

De telles rues souhaitent la bienvenue aux artistes, mais elles n'ont pas l'habitude de les engendrer. Non pas parce que leurs habitants sont dénués de capacités artistiques, mais simplement parce que leurs trottoirs manquent de l'engrais nécessaire pour que pousse le germe qui est en eux. Comme le dit très bien un personnage de cette bande dessinée, un collègue aura beau être malin comme un singe, il n'en tirera aucun profit dans le quartier. On y vit au jour le jour et la possibilité de s'en échapper n'est qu'une illusion qui a très peu de chances de devenir réalité, ce dont on est toujours parfaitement conscient. (Condition, oserais-je dire, renforcée dans le cas de nos personnages par l'insularité. Quand le monde est si petit qu'il est impossible d'en ignorer les limites physiques, ce sentiment de claustration, de destin inexorable, est multiplié par mille : comment imaginer qu'on va prendre la poudre d'escampette et parcourir des kilomètres alors que, quelle que soit la direction prise, seule l'infranchissable barrière de la mer nous attend ?)

Ce livre est le récit d'une fuite qui commence par les premières et timides tentatives décrites ici par Gabi d'échapper à son entourage, et dont le couronnement, trente ans plus tard, se traduit par le fait d'avoir entre les mains ces histoires. Des histoires qui révèlent tout ce qui lui passait par la tête à l'époque et qu'il n'avait jamais eu le courage ou la capacité de raconter à ses amis. Ce dernier point me semble particulièrement important parce qu'il confirme que Gabi n'a pas laissé dans son sillage le quartier (qui pourrait le faire ?), au contraire, il a appris à y vivre, à l'exprimer et à l'intégrer dans un nouveau langage qui n'est pas celui qui lui était destiné au berceau : celui de l'art. Plus concrètement, celui de la bande dessinée.

Le moment est venu de présenter Bartolomé Seguí. Pendant plus de deux décennies, il a été, selon moi, l'un des auteurs espagnols les plus sous-estimés. Il est désormais lauréat d'un Prix national de la bande dessinée (pour *Les Serpents aveugles*, en collaboration avec Felipe Hernández Cava) et publie régulièrement en France. Il semblerait qu'on lui accorde enfin une certaine reconnaissance, méritée ; il n'empêche qu'il montre une fois de plus avec *Histoires du quartier* qu'on est trop avare de louanges envers son travail. Seguí raconte et construit comme peu le font et il a surtout un sens exceptionnel de l'espace et des dimensions qu'on retrouve dans ses merveilleux petits panoramas urbains. Cependant, ce qui m'étonne vraiment dans son travail, c'est la façon dont il a entrepris de réinventer totalement son style sans cesser pour autant d'être fidèle à lui-même. Le tracé parfaitement

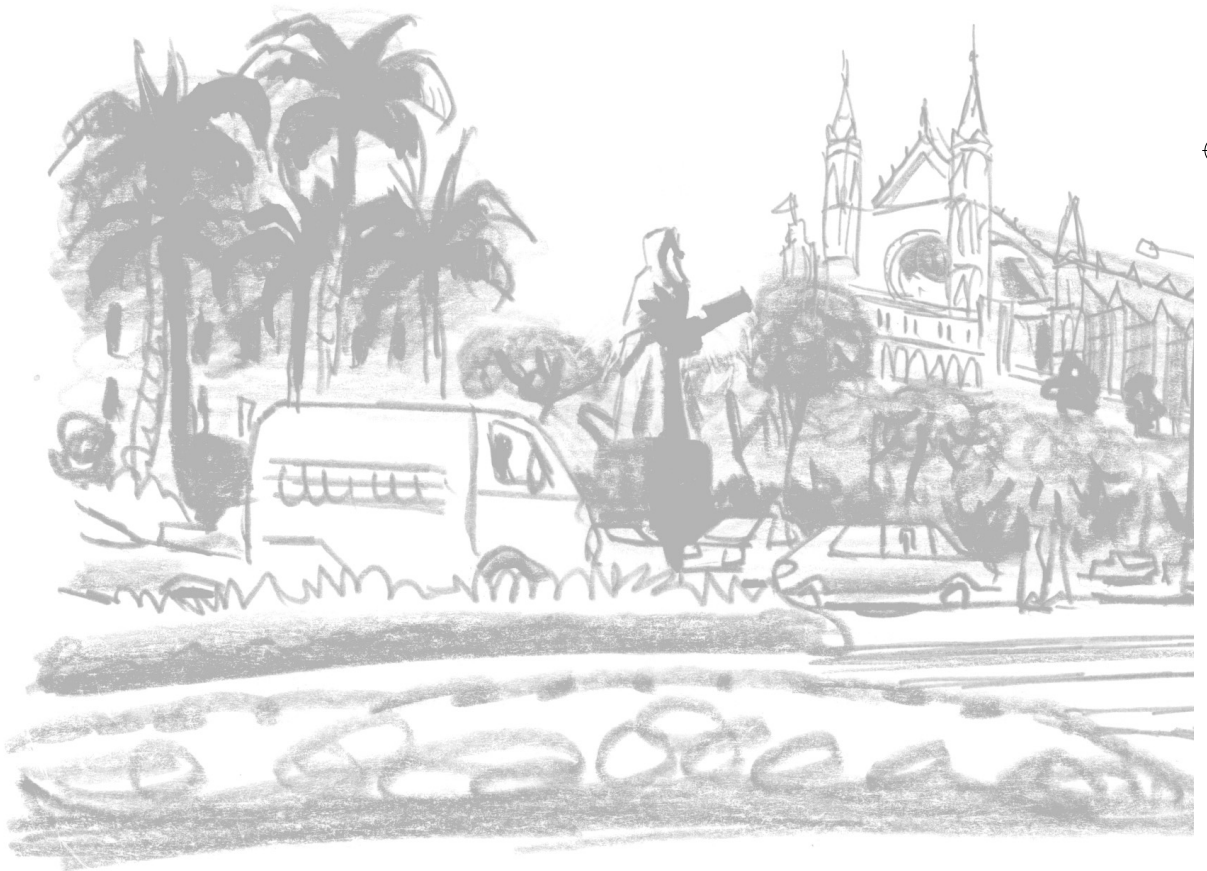
libre et habile des personnages renvoie à celui de bandes dessinées comme *Lola y Ernesto* ou *Luigi es Luis*, mais, réduit à son essence comme il l'est ici, il se révèle encore plus solide et expressif, et parfois même émouvant. Et la description rigoureuse mais sans rigidité qu'il fait de ce qui l'entoure, cette Palma stylisée mais parfaitement reconnaissable, est du pur Seguí.

Pour toutes ces raisons et d'autres encore, Bartolomé a montré qu'il était le catalyseur parfait dont avaient besoin ces *Histoires du quartier* car, pour des motifs qu'il n'y a pas lieu de préciser, Gabi n'était pas disposé à les dessiner personnellement. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne leur aurait jamais donné une réalité matérielle ; en effet, peut-être aurait-il pris un jour la décision de les raconter en simple prose. Mais je crois sincèrement qu'elles n'auraient pas eu le même poids émotionnel. Même si, au fil du temps, elle lui a apporté maintes contrariétés, je ne pense pas qu'il soit exagéré de dire que, d'une certaine façon, la bande dessinée lui a sauvé la vie. Elle lui a au moins donné une direction, un but : la possibilité d'une autre île.

Gabi et Bartolomé ont recréé ensemble avec une très grande fidélité et une désarmante honnêteté une Palma de Majorque qui, dans une large mesure, a cessé d'exister : le bruit de la climatisation a remplacé le parfum du melon et de la pastèque descendant l'été de tous les balcons du quartier, et les merveilleuses caves du centre, comme celle où Gabi allait acheter du vin pour M. Paco, ont disparu depuis longtemps, ainsi que les boucheries chevalines, les bars comme le Toronto et les vendeurs de journaux postés aux feux sur le front de mer. Pourtant... pourtant il en reste encore des vestiges dans le tohu-bohu cosmopolite – entre les Starbuck, les Zara, les mimes, les hommes-statues et les mariachis qui peuplent aussi bien le centre de Palma que toute capitale touristique globalisée d'aujourd'hui –, ou quand la nuit tombe et que les artères commerciales fréquentées se vident et que le brouhaha s'apaise. Et on pressent de nouveau quelque chose de menaçant et de tendu, mais d'insaisissable, avec quoi on était obligé d'apprendre à vivre trente ans plus tôt quand on parcourait tous les jours les rues de la ville. Parce qu'on a beau s'éloigner, le quartier perdure. Il perdure dans les rues et, maintenant, pour notre plus grand bonheur, dans ces pages qui y sont nées.

Ó. P.

« Exilé » à Madrid, Oscar Palmer est éditeur
pour la maison Es Pop Ediciones



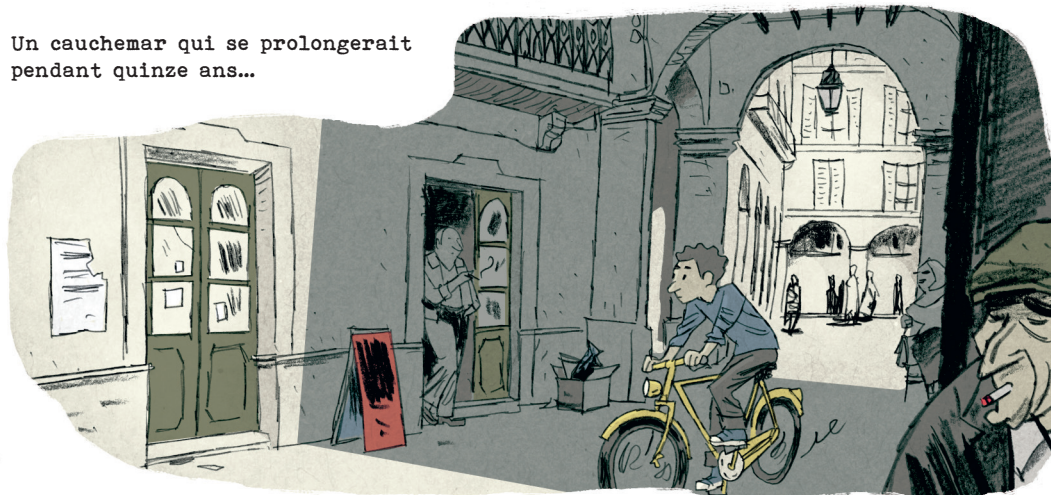
Porte-avions



Benjamín vivait
son propre cauchemar.



Un cauchemar qui se prolongerait
pendant quinze ans...



... jusqu'à la nuit où on
le retrouverait
mort d'overdose
dans les toilettes
du parking
de la Plaza
de Coll.





Quand Benjamin venait me chercher, j'étais toujours en train de dessiner. C'était ce qui me plaisait le plus. Je l'entendais crier mon nom de la rue.







Les bateaux de guerre nord-américains accostaient dans la baie de Palma. Frégates, destroyers, porte-avions.

Les porte-avions mouillaient à plusieurs milles du port. On les voyait de n'importe quel endroit de la côte.



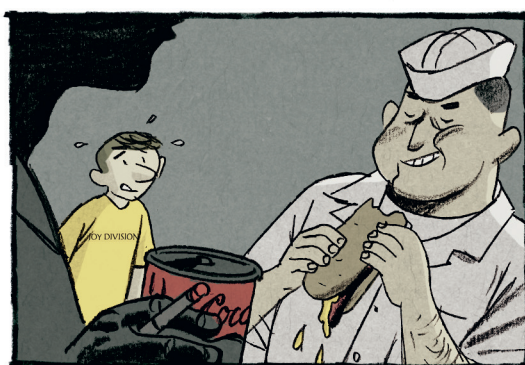
Les marins en permission débarquaient en canot avec une priorité : trouver une femme.

Et nous, on savait où elles étaient.



Un bureau provisoire était installé sur le quai où accostaient les canots. Les marins y faisaient tamponner leurs laissez-passer.

Il y avait aussi une buvette où ils pouvaient manger et boire un coup en attendant le canot du retour. Certains décidaient de ce qu'ils allaient faire de leur temps libre.



C'est là qu'on les abordait.

Señorita ?
Toi señorita ?

Oh, yeah !
« Señorina ».



On les emmenait alors jusqu'à notre quartier, où il y avait plein de señoritas.



LE DESSINATEUR



Bartolomé Seguí naît à Palma en 1962. Auteur de bande dessinée et illustrateur, il publie sa première histoire dans le magazine *Metropol* en 1983. Il collabore ensuite à divers magazines, dont *El Vibora*, *Madriz*, *Medios Revueltos* et *BDbanda*, participe à des ouvrages collectifs, illustre des livres pour la jeunesse et édite la revue pour enfants *Esquitz*. Depuis 1989, il a publié une dizaine de bandes dessinées, dont *Les Serpents aveugles*, couronné notamment par le Prix national de la bande dessinée 2009. Restant fidèle au cadre de son enfance, Bartolomé Seguí parvient à styliser la Palma des *Histoires du quartier*. Il y livre avec une grande justesse et une subtile expressivité l'image d'une jeunesse prise au piège de l'insularité.

DU MÊME DESSINATEUR

Le Rêve mexicain, avec Ramón de España, Paquet

Nous sommes les Maures, avec Felipe H. Cava, Amok

Les Serpents aveugles, avec Felipe H. Cava, Dargaud

Les Racines du chaos (deux volumes),
avec Felipe H. Cava, Dargaud

DANS LA MÊME COLLECTION

A.L.I.E.E.N.
Lewis Trondheim

L'ANNÉE DU LIÈVRE
(2 volumes)
Tian

L'ARLERI
Baudoin

AYA DE YOPOUGON
(6 volumes)
Marguerite Abouet
et Clément Oubrierie

BIENVENUE
(2 volumes)
Marguerite Abouet
et Sîngeon

CADAVRE EXQUIS
Pénélope Bagieu

CAPUCIN
(3 volumes)
Florence Dupré la Tour

C'EST PAS DU VAN GOGH
MAIS ÇA AURAIT PU...
Bruno Heitz

CHAQUE CHOSE
Julien Neel

LA CONCUBINE ROUGE
Clément Baloup
et Mathieu Jiro

COUCOUS BOUZON
Anouk Ricard

LE COUTEAU-CHIEN
Joël Cimarrón

COW-BOY MOUSTACHE
Morgan Navarro

LES DERNIERS JOURS
D'ELLIS CUTTING
Thomas Vieille

DIABLES SUCRÉS
Clément Baloup
et Mathieu Jiro

DIMITRI BOGROV
Marion Festraëts
et Benjamin Bachelier

DOG ET MOI
Thierry Plus

LA FORÊT DE L'OUBLI
(3 volumes)
Nadja

LES GRANDS SOLDATS
Laurent Rivelaygue
et Olivier Tallec

HAIR SHIRT
Patrick McEown

HEAVY METAL
Loïc Sécheresse

J'AI PAS TUÉ DE GAULLE
MAIS ÇA A BIEN FAILLI...
Bruno Heitz

JUSEPE EN AMÉRIQUE
Carlos Trillo
et Pablo Tunica

KLEZMER
(4 volumes)
Joann Sfar

LO
Lucie Durbiano

LE LOCAL
Gipi

MAMOHTOBO
Nancy Peña
et Gabriel Schemoul

MÉLO POP
Lucie Durbiano

MÉMOIRES
D'UN GUERRIER
Jean-Louis Marco

NEGRINHA
Jean-Christophe Camus
et Olivier Tallec

LA NUIT
Stanislas Gros

ORAGE ET DÉSEPOIR
Lucie Durbiano

ORCS
Stan Nicholls
et Joe Flood

POST MORTEM
Pierre Maurel

PRINCESSE
AIME PRINCESSE
Lisa Mandel

RAIDEN
Stéphane Melchior-Durand
et Loïc Sécheresse

RAJU
Stéphane Melchior-Durand
et Loïc Sécheresse

LE RÉVEIL DU ZELPHIRE
(3 volumes)
Karim Friha

RG INTÉGRALE
Pierre Dragon
et Frederik Peeters

LE ROUGE
VOUS VA SI BIEN
Lucie Durbiano

LES SATELLITES
Alexandre Franc
et Claire de Gastold

SKATEBOARD
ET VAHINÉS
Morgan Navarro

TRÉSOR
Lucie Durbiano

VARULF
Gwen de Bonneval
et Hugo Piette



BAYOU

Collection dirigée par Joann Sfar

www.gallimard.fr/bd